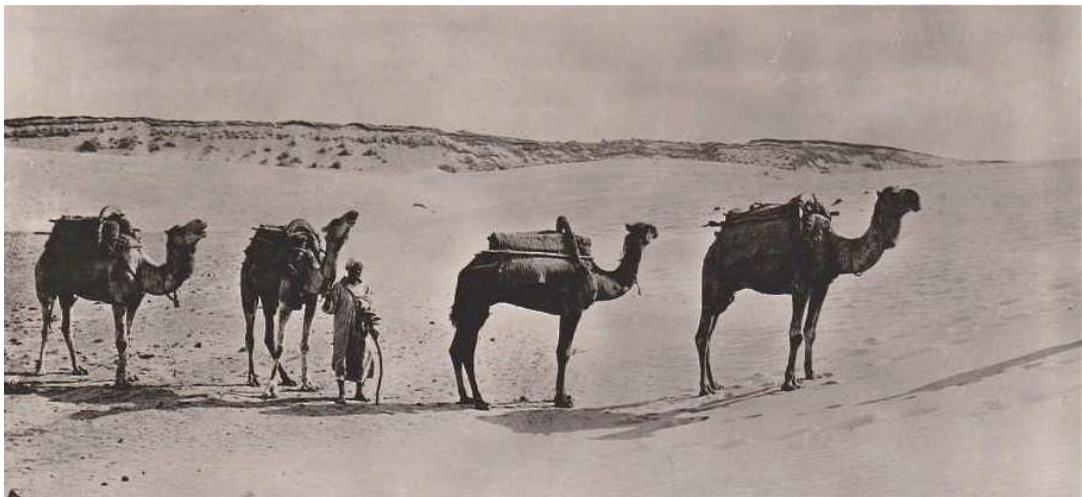


Le Bossu au pied mou

Conférence donnée en 1951
par Max Ricard dans le cadre des « Amis de
Fès »



Notre association, Amicale des Anciens de Fès (AdaFès) a décidé de publier les conférences prononcées, par des personnalités marocaines et étrangères, dans le cadre de l'association « Les Amis de Fès » créée à Fès en 1932. Notre but est de diffuser, sur un site d'anciens de Fès, les recherches et travaux menés, dans le cadre de cette association, par des passionnés de la ville de Fès et de son histoire, soucieux de protéger son patrimoine et de le révéler.

Publication AdaFès: décembre 2014
Reproduction et publication interdites sans autorisation

Introduction

L'association « **Les Amis de Fès** » - aujourd'hui disparue - créée à l'initiative de **Marcel Vicaire en 1932** fut une des premières (sinon la première) associations culturelles et artistiques du Maroc regroupant personnalités européennes et marocaines.

Les textes des conférences sont les textes originaux ou tels qu'ils ont été retranscrits dans la presse à l'époque ; les photographies et cartes postales sont ajoutées, aucun des textes n'était illustré. Nous souhaitons que les lecteurs des textes proposés soient aussi des acteurs dans la recherche de cette « documentation précieuse », qu'ils nous informent de leurs découvertes et nous envoient pour publication les documents retrouvés. **Georges MICHEL** remercie toutes les personnes qui lui ont permis de rassembler ces textes.

Voici quelques repères sur l'histoire des "Amis de Fès".

En octobre 1932, à l'initiative de Marcel Vicaire, Inspecteur des Beaux-Arts et des Monuments Historiques du Maroc, vingt-quatre personnes qui s'intéressaient à la vie de Fès jettent les premières bases d'une association qui ne tarde pas à jouer un rôle de tout premier plan dans la vie intellectuelle et artistique de Fès.

Pendant la première phase, **de 1932 à 1937**, l'association offre un cadre de travail à un petit groupe de chercheurs et procure un public d'élite aux conférenciers de Fès ou de France. Il y a chaque année une moyenne de 5 à 6 manifestations et plusieurs de ces études, sur les Corporations de Fès notamment, sont publiées dans la revue Hespéris.

Avec l'année 1938 s'ouvre la deuxième phase de l'activité de l'association. Bénéficiant de la présence à Fès de la Casa Velasquez, les Amis de Fès, grâce à un programme copieux et varié de quinze manifestations, connaissent un rayonnement qui porte leur nombre à près de **300**. Pour la première fois, ils voient venir à eux de jeunes Marocains, dont les conférences sont particulièrement appréciées.

Après le ralentissement de leur activité pendant les années de guerre et une saison de reprise, **l'année 1948** trouve à nouveau les Amis de Fès en plein développement : **20 à 25 conférences** ou conférences-promenades sont proposées tous les ans jusqu'en **1953-54**. Des conférenciers de Rabat, de Casablanca, de France et même de l'étranger apportent un élément précieux de variété et d'exotisme.

A Fès le rayonnement s'étend grâce à l'ouverture d'une section de culture générale qui introduit un élément supplémentaire de variété et d'intérêt. Les Amis de Fès s'affirment plus que jamais comme une association vouée à **l'étude de tous les problèmes orientalistes et humains** en une synthèse de recherches attrayantes et variées.

L'association les « **Amis de Fès** » est mise en sommeil **en 1955 et sera remplacée en 1958** par la section « Tourisme et culture » du syndicat d'initiative de Fès. Cette section sera sous la responsabilité **d'Henri Bressolette** qui a été le secrétaire-général des Amis de Fès pratiquement de 1934 à 1955. Elle a aujourd'hui disparu.

Nous mettons en 2014, avec quelques amis marocains fassis, la dernière main aux statuts de la nouvelle association « **Amis de Fès** » qui sera présentée à Fès dans les prochaines semaines. Nous vous informerons de ses activités.

LE BOSSU AU PIED MOU

Conférence prononcée le 23 décembre 1951 par Max Ricard

Dimanche matin, une nombreuse assistance parmi laquelle nous avons remarqué M. le contrôleur civil Huré, les généraux Jacomy et Lebrun et une caravane d'instituteurs de Meknès a pu applaudir l'originale manifestation dédiée au chameau dont l'animateur fut l'éminent Max Ricard, chamelier entraîné et conférencier de choix.

Il apparut d'abord sur le terre-plein du Souk El Khémis, vêtu à la saharienne et monté sur une bête arnachée selon la coutume. Sur place il fit une description minutieuse de cet équipement puis présida à la visite du fondouk aux chameaux de la Kasbah ben Debbab où fut présenté, notamment, avec les précautions d'usage, un mâle en rut de fort mauvais caractère.

Enfin dans une salle de l'hôpital Cocard, Max Ricard tint pendant plus d'une heure son auditoire en haleine en lui apprenant sous une forme originale et sans souffler, absolument tout ce qu'il est possible de savoir sur le chameau en particulier et les camélidés en général.

Les « Amis de Fès » qui sont pourtant gâtés, n'avaient depuis longtemps eu l'heur de profiter d'une telle, si facile et si peu pédante érudition.

La réunion s'acheva sur la projection d'un film dont le Dr Carbou a bien voulu faire don aux Amis de Fès. C'est celui de l'arrivée à Moulay Yacoub de ce Chaambi, dont les aventures furent relatées, dans nos colonnes au cours de l'été dernier. Max Ricard, en une brillante improvisation le commenta pendant que l'assistance dégustait le thé traditionnel de l'hospitalité fassie ».

Cet article du Courrier du Maroc rendait compte de la conférence de Max Ricard. J'ai eu la chance de retrouver le texte édité par les Amis de Fès et Caroledefes a, une nouvelle fois, eu la gentillesse de retaper le texte pour le rendre publiable sur le site des Anciens du Maroc.

Les propos qui suivent ne prétendent point épuiser l'importante matière représentée par l'étude fouillée des multiples questions se rapportant aux camélidés. Des bibliothèques entières ont été écrites à ce sujet.

L'on ne désire ici que rapporter un certain nombre de faits concernant un animal quelque peu étrange, mal connu des Européens, propre, cependant, à intéresser les « Amis de FES », gens de bonne volonté et d'esprit curieux. On veut leur fournir des informations valables sur un sujet qu'il leur est peu facile d'observer directement.

Les « **Amis de FES** » voudront bien s'armer de quelque patience, tandis que leur seront exposés :

- quelques généralités sur les camélidés de l'Ancien et du Nouveau monde ;
- des détails plus abondants sur les chameaux du Maroc et des contrées sahariennes limitrophes ;
- des aperçus, forcément incomplets, sur l'utilisation pratique et l'importance économique du

chameau, en milieu semi-nomade, aussi bien que chez les grands transhumants des déserts de l'ancien Continent ;

- enfin, à titre de considérations finales, un rappel hâtif du rôle historique du chameau lors des invasions barbares, avec quelques réflexions (qui n'engagent que leur auteur) sur l'éventualité du retour de la grande bête, portant de nouveaux conquérants, en des régions où, depuis des siècles, elle n'apparaissait plus guère qu'en qualité de curiosité zoologique ou foraine.

Sans tomber dans la plaisanterie facile ni donner dans une affectation de surréalisme de contrebande, on pourrait, tout aussi bien, donner à l'animal qui nous occupe aujourd'hui bien d'autres appellations. Par exemple : le Baveux borborygmique, le cagneux coléreux, le dinosaure dépenaillé, le dégingandé dartreux, le galeux grognon, le rogneux réfractaire, et tout ceci avec des chances de peindre juste.

Ces insolites alliances de mots allitérés décrivent en effet, en courtes formules, certains des traits de l'aspect physique et du comportement de celui que les naturalistes en manchettes appelaient, pompeusement, le « Vaisseau du Désert ».

La langue arabe, dans son inépuisable richesse, disposerait de six cents termes (on a même dit d'un millier) pour désigner le chameau. Nous laisserons aux lexicographes spécialisés le soin de prouver leurs dires. Il est, au moins, fort exact que l'actuel parler des bédouins du JEDJAZ, demeurés fidèles aux belles traditions orales des MAHAILAQATS, possède pour désigner chaque aspect, couleur, robe, état, caractère, emploi des camelins un terme précis, qui varie, par surcroît d'exactitude, avec l'âge du sujet, et change, de plus, selon que l'animal en cause est mâle entier, hongre ou femelle (pour ne rien dire des nuances déterminant l'origine noble ou commune de la bête).

Nous proposons aux auditeurs amis des jeux de société de rechercher, à plusieurs, au cours d'une soirée vide, et pour la langue française seulement, infiniment moins riche que l'idiome d'Arabie, le plus grand nombre possible de termes se rapportant à l'idée de CHEVAL. Les résultats pourront surprendre par leur importance numérique.

Pour les savants occidentaux, le Chameau est (tenons nous bien...) un VERTÉBRÉ MAMMIFÈRE PLACENTAIRE ONGULÉ RUMINANT DIPLATHRE ARTYODACTYLE SÉLÉNODONTE

TYLOPODE... Ouf... On n'oserait, en toute sincérité, mitrailler un honnête dromadaire d'une telle salve de syllabes sans s'exposer à sa vindicte.

Le BOSSU au PIED MOU n'est pas une expression empruntée au langage du HEDJAZ, non plus qu'à la redoutable érudition des successeurs de feu LINNÉE. L'avantage de cette désignation simple, c'est qu'elle fixe l'attention sur deux des points qui caractérisent les chameaux : leur bosse importante (celle des zébus, autres gibbeux, étant, par rapport à la masse des sujets, proportionnellement moins volumineuse) et leurs pieds à sole souple et élastique, bien différents des sabots cornés qui protègent les extrémités des autres grands animaux domestiques.

On eût pu, tout aussi bien, attirer le regard sur la longue encolure, qui ne compte que sept vertèbres, mentionner les callosités des membres ou du poitrail, le nombre variable des dents (34 ou 36) ou citer d'autres particularités propres à cet animal qui, par parenthèse, s'acharne à suivre au temps qui semble le condamner et dont il demeure, jusqu'à ce jour, vainqueur.

Il est bon de s'entendre sur le sens des mots, et il faut tout d'abord prévenir une objection :

Pourquoi, parlant de la bête d'Afrique à une bosse, dire plus fréquemment CHAMEAU que DROMADAIRE ?

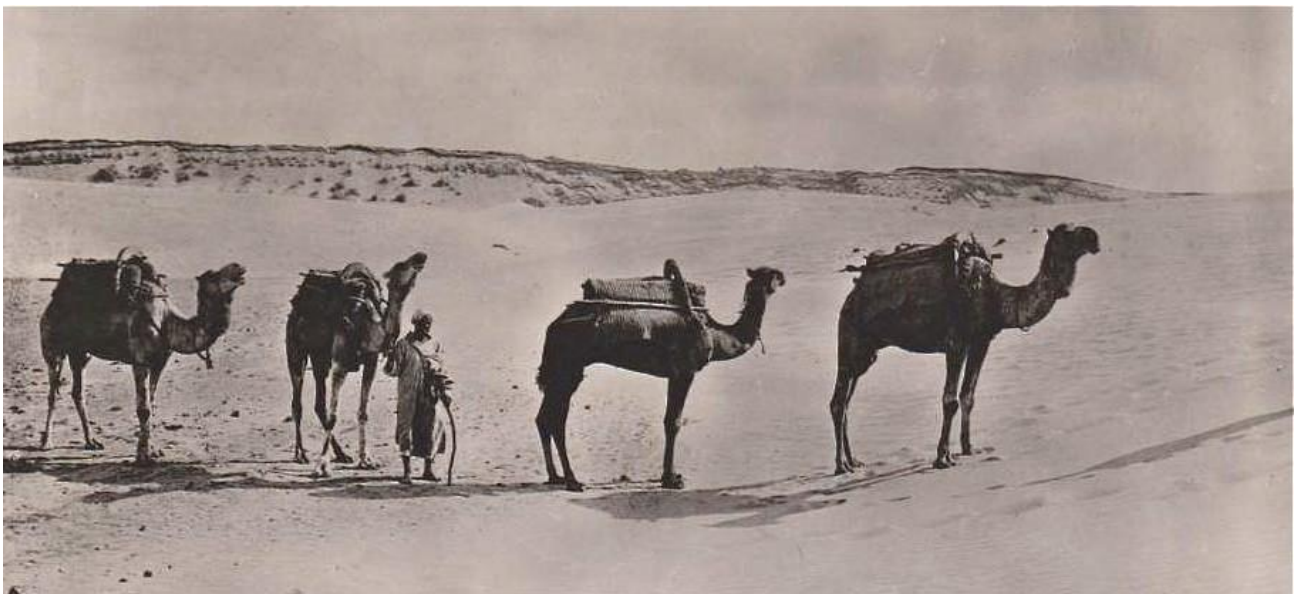
C'est que, dans la réalité, le genre chameau de l'ANCIEN MONDE (il sera parlé ensuite des camélidés d'Amérique du Sud) comprend deux espèces :

- l'une, entièrement asiatique, possède deux bosses ;
- l'autre, asiatique et africaine, ne présente qu'une seule protubérance dorsale.

En passant, on signale l'existence, à la limite de diffusion chevauchante des deux espèces, en Asie, l'existence d'hybrides, généralement inféconds, d'aspect très variable, véritables mulets, utilisés comme le sont ici les produits d'ânes et de juments.

Par une fâcheuse confusion, on a étendu officiellement, le sens du dromadaire à tous les chameaux à une bosse d'Afrique et d'Asie. En réalité, ne devraient être qualifiés de dromadaires (adjectivement) que les animaux légers et rapides, dressés pour la course, aptes à porter l'homme à vive allure soutenue, durant de longues étapes aisément renouvelées. C'est, en somme, l'équivalent satisfaisant des termes arabes DELLOUL, HAJJIN, MEHARI, ACHARI, SEIDA, qui ne désigne, fort pertinemment, que les animaux de grande classe, aptes au service de la selle.

Nous ne parlons donc ici que de CHAMEAUX et, s'il faut mentionner la bête d'Asie à double bosse, nous dirons, comme en arabe, CHAMEAU de BACTRIANE, afin d'éviter toute confusion.



Parler d'un animal amène à dire un mot de ce que l'on sait de son origine, puis tracer, à très grandes lignes, le schéma de sa répartition actuelle dans le monde.

ORIGINE : Par une comparaison savante des débris fossiles et des ossements ou restes d'animaux contemporains, les paléontologistes, depuis Cuvier, se sont appliqués à établir les généalogies des différentes espèces animales peuplant ou ayant peuplé notre planète.

Ces spécialistes de l'apophyse et de la suture crânienne, ces « DENTISTES du POSTHUME », si l'on ose ainsi dire, sont à peu près d'accord pour trouver à tous les camélidés un ancêtre commun, qui, sans doute, ne leur ressemblait que fort peu. C'est en Amérique du Nord que vivait et évoluait, à un moment plus ou moins déterminé du Tertiaire, le prototype qui devait, la diversification aidant, engendrer, au cours des âges géologiques subséquents, les deux camelins de l'Ancien Monde, aussi bien que leur trois ou quatre cousins actuellement subsistant sur les pentes et les plateaux de la Cordillère des Andes.

Des fossiles assez intacts, découverts un peu partout et en nombre suffisant, forment, aux dires des savants, la chaîne qui va du camélidé initial aux formes actuelles que nous ont rendues familières la vue directe, l'image, la photographie ou le cinéma.

RÉPARTITION SUR LE GLOBE :

Ancien Monde :

L'Asie au climat continental, c'est-à-dire la Mongolie, la Chine du Nord, une partie du Tibet et des Himalayas, le Sud de la Sibérie, la Perse Septentrionale, l'Anatolie, avec quelques extensions en Eurasie (UKRAINE et CAUCASE), voilà les terres de prédilection du chameau de BACTRIANE, à deux bosses, qui périt, quand il est trop longuement exposé à la sécheresse des déserts brûlés du Sud du Continent.

Il va cependant sans dire que cet habitat, froid en hiver, connaît des étés torrides et que, par conséquent, le chameau à deux bosses est appelé, lui aussi, à pâtir de la faim et de la soif, surtout dans les déserts de l'Asie Centrale.

Il trouve, dans son organisation particulière, semblable, en gros, à celle du chameau d'Afrique (réserve alimentaire de graisse dans les ou la bosse – tissus à cellules du rumen conservant l'eau, etc...), des ressources qui lui permettent de résister et de survivre en présence de conditions climatiques exceptionnelles.

Plus maniables que les individus à simple gibbosité, les chameaux de Bactriane ont toute la faveur des « Gens du Voyage » et ce sont eux que l'on voit le plus souvent dans les cirques et les jardins zoologiques.

Le chameau à une bosse, improprement appelé dromadaire, vit et prospère dans les plaines et sur les plateaux chauds et secs de l'Inde, du Sud de la Perse, dans toute la Péninsule Arabique, en Syrie, au Sahara, en Somalie, dans les Oasis, en Afrique Mineure, sur la rive atlantique du Maroc et du Rio del Oro et, vers le Sud, en Afrique, jusqu'aux limites d'invasions d'insectes qui lui communiquent des affections parasitaires à peu près sans remède éprouvé.

Par ailleurs, la nécessité de mettre en valeur ou simplement de parcourir des espaces dépourvus, ou mal pourvus, d'eau et de pâturage permanent, a incité l'homme à tenter l'introduction du chameau dans des pays

de colonisation ancienne ou récente, voire dans quelques régions d'Europe. C'est presque toujours le chameau à une bosse qui a été choisi, avec des fortunes diverses, pour ces essais d'acclimatation.

Par exemple, aux Iles Canaries, les deux terres de LANZAROTE et FUERTEVENTURA possèdent un cheptel permanent de chameaux de charge et de labour, qui date de l'établissement des Dieppois dans l'Archipel (XV^{ème} siècle).

Une tradition locale veut, en effet, que Jean de Béthancourt lui-même se soit procuré, sur le continent tout proche, plusieurs centaines de chameaux provenant de chez les Maures et qu'il ait amené ce troupeau dans les îles, avec des gardiens propres à soigner les bêtes et à enseigner l'utilisation.

Périodiquement, de nos jours encore, la remonte cameline des Canaries s'effectue à partir d'animaux achetés en Seguiet ou dans le Rio.

A l'heure présente, les Fêtes de Pâques, qui se déroulent, dans les centres urbains des Canaries, avec un faste tout espagnol, comportent, dans le défilé des processions, des chameaux enguirlandés de fleurs et de rubans, transportant dans des litières décorées de belles filles souriantes et parées.

En Toscane, dès le XVIII^{ème} siècle, un essai tenté sur le domaine grand-ducal de SAN ROSSORE avait parfaitement réussi.

Il existe localement une variété cameline fixée, née de sujets importés d'Afrique, parfaitement adaptée au climat doux et moyennement sec de l'Italie centrale.

Les spécialistes des études animales, qui ont fait sur place des recherches poussées, ont simplement constaté que la taille moyenne des animaux acclimatés était nettement inférieure aux mensurations moyennes relevées sur des chameaux de Tunisie ou de Tripolitaine côtière, pays où, cependant, le camelin n'est pas gigantesque.

Dans les marécages qui bordent le GUADALQUIVIR, quelque part entre SÉVILLE et SAN LUCAR de BARRAMEDA, subsistaient, au moins jusqu'au premier quart de ce siècle, des chameaux descendant de ceux autrefois utilisés communément par les Maures d'Andalousie.

Ces animaux, devenus sauvages et très méfiants, s'accommodaient parfaitement de la vie dans un milieu humide, boueux et marécageux, en général très défavorable à la multiplication de leur espèce, voire même à la simple conservation d'individus isolés.

Un Grand d'Espagne, le Marquis de Villafranca, possédait héréditairement le droit de chasser ce gibier inattendu. Des hôtes illustres de cette famille se sont vu offrir le rare plaisir de la « Caceria de Camellos ». Vers 1860, une importation de nouveaux sujets, venus du Maroc tout proche, aurait apporté un sang nouveau à la harde menacée d'extinction par la chasse.

Aranjuez, résidence royale au sud de Madrid, possédait, au moins jusqu'à la révolution de 1931, son troupeau de chameaux, se reproduisant sur place.

Les bêtes servaient aux travaux du domaine. On dit que, durant sa jeunesse, le dernier roi Bourbon, feu Alphonse XIII, aimait de se promener, en cacolet, avec son précepteur lui faisant contrepoids, sur un chameau docile, conduit en longe par un palefrenier accoutumé au maniement d'animaux qui ne souffrent guère sans révolte la main d'un novice.

Olympie, en Grèce continentale, a longtemps possédé, souvenir de l'occupation turque, sa caravane de chameaux qui assurait une partie du ravitaillement de la population. Chypre et les grandes îles de la Méditerranée orientale ont conservé, avec une importante fraction ottomane de leur peuplement, un cheptel camelin utilisé aux labours et aux transports en terrains difficiles.

En Afrique du Sud, enfin, là où la sécheresse ne permet guère aux bœufs de prospérer, les Afrikanders et les Anglais ont eu recours au chameau. Ils ont fait venir des géniteurs et des bêtes de travail de la côte de Somalie, où les animaux sont parfois de taille colossale, puis ils ont mis au point, avec un soin tout anglo-saxon, un système de harnachement de traction et de bât qui leur a donné d'excellents résultats.

Il est fort possible que les moyens mécaniques eux-mêmes ne fassent pas entièrement disparaître ce mode économique de mise en valeur de terres pauvres, d'autant plus que des fermes-écoles ont pris en charge l'élevage et la diffusion du chameau d'acclimatation.

L'Australie, le grand continent vide, n'a pu être à peu près connue, au milieu du siècle dernier, que grâce à des chameaux importés d'Afghanistan avec leurs conducteurs.

En 1860, BURKE et ses compagnons, montés sur des chameaux, mais mal équipés et sans personnel vraiment chamelier, périrent misérablement dans une courageuse tentative de traversée du Grand désert australien.

Plus heureux, Wilberforce, accompagné de chameliers afghans sachant soigner et ménager montures et bêtes de somme, réussit à traverser, grâce au chameau, les vastes solitudes et les terres désolées qui avaient été le tombeau de la première expédition.

En 1951, il existe encore en Australie un élevage de chameaux, à peu près entièrement aux mains des Européens, les animaux, parfois employés au service de la selle et du bât sur de courtes distances, sont surtout utilisés pour le ravitaillement périodique des postes isolés de bergers ou de bouviers.

A la saison favorable, des attelages, comptant parfois jusqu'à huit bêtes allant par paires, sont organisés en convois de lourdes voitures pouvant rouler hors des pistes. Ces véhicules apportent aux éleveurs de moutons et aux autres isolés leur ravitaillement de plusieurs mois. Ils remportent la laine et d'autres produits pondéreux.

Les chameaux se sont très bien faits à ce rude charroi et, soignés à l'anglaise, harnachés avec soin, ils rendent tous les services qu'on peut attendre d'eux en pays sec et stérile.

Il peut être intéressant de rappeler que les Américains du Nord ont voulu, après leur conquête des États élevés au Mexique, peupler de chameaux les déserts d'Arizona et du New-Mexico.

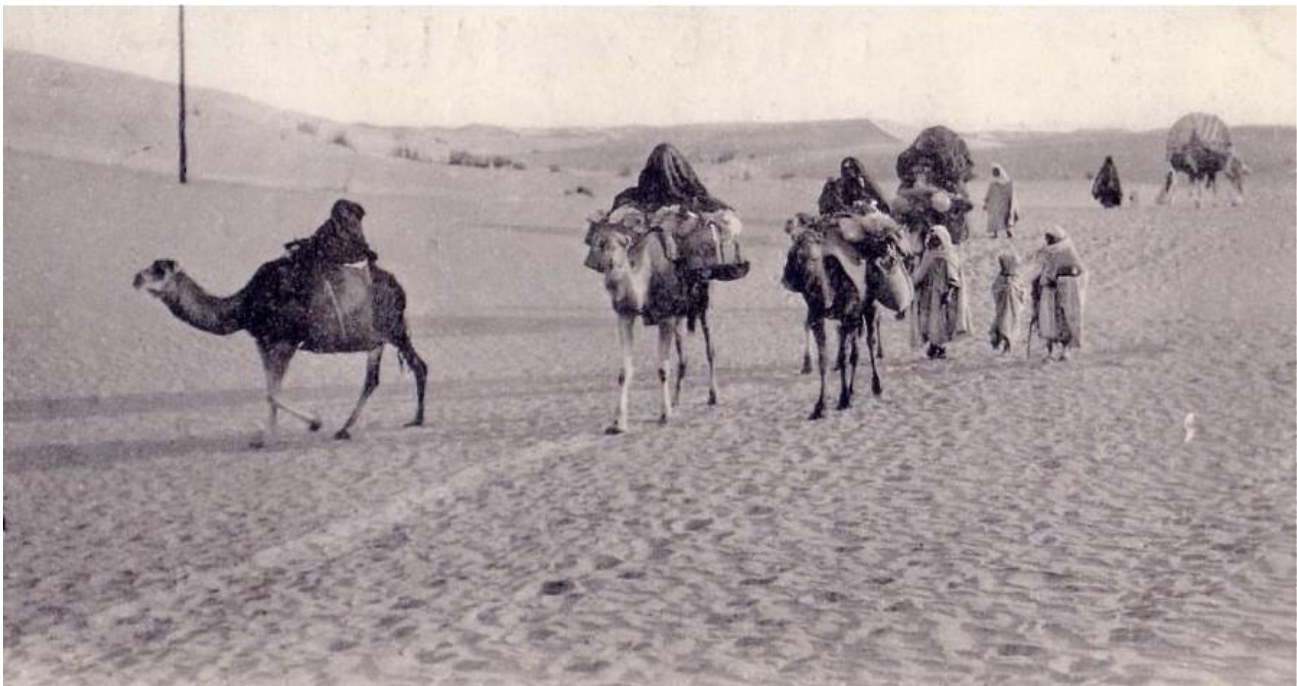
Leur essai n'a pas prospéré. Les bêtes à une bosse, importées d'Orient, ont souffert du voyage en voilier, puis, débarquées, ont effrayé chevaux et mulets jusqu'à provoquer des accidents graves.

Il a fallu soit laisser s'éteindre progressivement les chameaux, soit les faire tuer par des chasseurs peaux-rouges.

Dans de séquo (?) Fias de Californie, une harde de bêtes bossues avait réussi à se maintenir quelques années, mais a fini par disparaître progressivement.

Il est permis de penser que la combinaison CHAMEAU-AMÉRICAIN ne présente guère de chance d'être viable.

L'introduction de chameaux en France (Salines des Baux) et en Allemagne (Saxe), tentée au XIX^{ème} siècle à titre privé, n'a pas donné de résultats durables. Cependant, dans un village de Seine-et-Marne, le cirque BOUGLIONE entretient un petit troupeau de chameaux de Bactriane, qui s'y reproduisent et prospèrent (déclarations verbales recueillies à FES de la bouche d'un des employés du cirque, lors de son passage en Novembre 1951.



Nouveau Monde : Camélidés américains

Plus riche en espèces, moins étendu quant à la dispersion géographique, le monde des chameaux américains comprend, selon les auteurs, trois ou quatre types distincts vivant tous en Amérique du Sud.

Ce sont, par ordre d'importance :

- le LAMA (proprement LLAMA), bête de charge et bétail alimentaire des Indiens des hautes altitudes andines, dans le Nord de la péninsule méridionale du Continent américain ;

- le HUANACO, que l'on assimile parfois entièrement au lama, dont il ne serait que la forme sauvage subsistante, commun surtout en Patagonie et dans le sud du Chili et de l'Argentine (l'assimilation au lama réduit à trois le nombre des espèces) ;
- le PACO ou ALPACA, de taille plus réduite que les précédents, d'aspect assez différent, dont le poil a longtemps servi de matière première pour le tissage de l'étoffe légère comme sous le nom d'ALPAGA VÉRITABLE ;
- enfin, reine presque disparue des solitudes de la Cordillère, la VIGOGNE, ou VIGUNA, qui fournissait jadis une toison estimée, ourdie pour le bonheur des dames européennes en souples et chaudes étoffes soyeuses, ou foulée, pour flatter la vanité des Grands, qui s'en réservaient l'usage par de strictes lois somptuaires, en feutre durable et brillant utilisé par la luxueuse chapellerie d'alors.

De ces quatre camélidés, le LAMA est le mieux connu. L'image, le film, voire le dessin animé, ont popularisé sa silhouette.

Comme ses cousins américains, le LAMA est sans bosse, fourré d'une chaude robe de longs poils, pourvu de callosités favorisant la station accroupie qui est celle de tous les chameaux du monde au repos.

Il porte, au bout d'une grêle encolure verticale, une petite tête éveillée dont les grands yeux se frangent de longs cils. Sa lèvre supérieure se fend en bec de lièvre apte à la préhension délicate des aliments. Ses petits pieds, mous, eux aussi, sont chaussés d'une sole élastique et charnue et ne présentent que deux onglons (autre particularité cameline).

Ces extrémités d'apparence fragile résistent parfaitement aux escalades des rudes pentes andines et la bête gravit, avec une étonnante sûreté d'allure, des crêtes et des éboulis qui paraissent, à première vue, difficilement accessibles à un animal de la taille d'un mulet moyen.

Le LAMA prospère en utilisant au maximum les maigres ressources du pâturage d'altitude. Sa force, malheureusement, n'est pas considérable. Une charge de soixante kilos l'épuise, mais l'entretien des animaux ne coûtant rien, on peut répartir sur de nombreuses bêtes des faix considérables, fractionnés en petits chargements soigneusement arrimés.

La laine, la peau, la chair, les os, le lait, la fiente des LAMAS sont utilisés savamment par les indiens Quechuas, éleveurs patients qui tirent de leur cheptel tout le rendement qu'on en peut obtenir. Ces montagnards font preuve à l'égard de leurs bêtes d'une douceur que l'on souhaiterait de voir plus répandue dans le monde.

Ils y ont quelque mérite, car le LAMA mâle est souvent rétif et ombrageux. Il manifeste sa colère par de l'entêtement, le refus de se lever sous la charge et, chose plus désagréable, par la projection, en jets virulents et précis, d'une salive caustique qui peut irriter sérieusement les muqueuses qu'elle atteint (yeux, bouche, etc...).

Dans l'étrange monde des Incas, un rite de bestialité sacrée, vestige probable de formes très anciennes de cultes oubliés, exigeait que les jeunes gens de certaines castes sociales connussent, au cours de rites d'initiation, et de la façon la plus charnelle, des femelles de LAMA.

Le souvenir de ces pratiques s'est conservé vivace, avec diverses interprétations.

L'inconvénient de ces rapports hétéroclites réside dans le fait que la femelle du LAMA est apte à contracter et à transmettre, lors de ces conjonctions où elle joue le rôle passif de victime résignée, mais sans doute insatisfaite, la syphilis humaine. Incidemment, l'on se permet de dire que, dans ce cas tout particulier, la façon de donner ne vaut guère mieux que ce que l'on donne.

Le HUANACO, gibier favori des Patagons, survit dans les solitudes froides de la pointe sud du Continent. Il parvient, par une adaptation parfaite à un climat d'une rare rigueur, à échapper à l'anéantissement qui menace, sur tout le globe, les bêtes sauvages de taille notable.

Le pelage serré du huanaco se confond avec les tons gris fauve des rocs et des plantes de son habitat et les voyageurs s'accordent pour accorder à la bête une acuité visuelle et une sensibilité auditive qui la gardent de bien des surprises.

De plus, on se plaît à reconnaître à ce bel animal une sagacité remarquable qui contribue à la sauvegarde de son espèce menacée.

Plus au Nord, dans les Andes péruviennes, la svelte vigogne aux doux yeux voit diminuer ses hardes promises à l'extinction rapide. Sa chair est fine venaison et les marchands (surtout ceux de la cité de Londres), qui porteront devant l'histoire la responsabilité de l'anéantissement de bien d'autres faunes sacrifiées à l'esprit de lucre, exigent, pour une clientèle qui paie largement, les tissus moelleux provenant du poil duveteux de la Vigogne.

Comme il semble impossible de domestiquer ce ruminant, chaque individu ne peut fournir qu'une tonte, opérée immédiatement après la mort de la bête piégée ou tuée au fusil.

Au début du siècle dernier, M. Geoffroy Saint Hilaire, en vue d'améliorer le sort matériel des paysans des hautes vallées du versant français des Pyrénées, avait tenté d'importer et d'acclimater des LAMAS et des ALPACAS sur les pentes les plus élevées de la chaîne.

Faite avec les moyens du temps et ne pouvant porter que sur des bêtes exténuées par le long voyage autour du Cap Horn et le lent passage des tropiques, cet essai s'est soldé par un échec.

Il pourrait être repris, dans notre Atlas marocain, maintenant que les transports par avion et les conditions nouvelles de choix et d'acclimatation d'animaux exotiques le permettent.

Portant sur l'Alpaca, animal grégaire comme le mouton, fournissant, comme ce dernier, lait, chair, laine et engrais, une tentative dans ce sens mériterait d'intéresser un « paysannat progressiste ».

Le LAMA, bête délicate, d'un maniement demandant patience et précaution, ne trouverait peut-être pas chez les rudes montagnards de nos Alpes marocaines l'ambiance humaine, ni le minimum de douceur qui lui sont indispensables, non seulement pour prospérer, mais simplement pour survivre.

Il y a quelques années, en Angleterre, un clergyman, de petite taille et de poids réduit, visitait régulièrement ses paroissiens en chevauchant un LAMA robuste.

Dans la pratique, seuls des enfants peuvent utiliser cette monture, vite à bout de force et dangereusement rétive si elle est poussée. La traction de véhicule se limite, semble-t-il, à ces charrettes légères qui font la joie des tout petits dans les jardins d'acclimatation.



LE CHAMEAU AU MAROC ET DANS LES CONFINS SAHARIENS

Jadis plus répandu qu'aujourd'hui dans le Nord du Maroc, au moins là où la neige épaisse des hautes altitudes et la boue glissante des Merdjas n'en interdisaient pas l'usage, le chameau est encore fort abondant dans les régions moyennement sèches, sèches ou très sèches de l'Empire Fortuné.

Dans l'Ouest Atlantique de l'Empire, sur le plateau à alfa de l'Oriental, dans le Sud transatlantique, enfin, il fait partie du cadre de la vie quotidienne, jusqu'au cœur des cités. Par exception, des populations berbères de haute montagne (les AIT HADDIDOU, par exemple) entretiennent sans pertes des chameaux adaptés à la montagne et au froid.

Les bêtes sont petites, de pelage sombre, moins robustes que leurs congénères des steppes à épineux, mais extraordinairement agiles et résistantes.

La conservation de ce cheptel en un milieu qui semble a priori le rejeter atteste de son adaptation et de son utilité. Un berbère d'Assoul de Sidi Yacoub n'élèverait pas par pur sentiment une bête d'entretien onéreux ou simplement difficile...

Les chameaux qui viennent finir leur carrière à Fès, sous le couteau habile des égorgeurs, et dont la graisse et la chair se débitent à l'étal des boucheries spécialisées ou, mieux encore, se hachent en fine farce sous le coupe-coupe dextrement manié par des marchands de « kefta », ne naissent pas tous dans l'Empire Fortuné.

Beaucoup de ces animaux proviennent du Sahara de l'Ouest, le domaine des maures chevelus, les hommes bleus. Leur origine saharienne est attestée par les marques de feu qui tracent sur leur encolure ou leur cuisse des lettres arabes déformées ou des caractères plus géométriques, dérivations possibles des anciens « TIFFINAR ».

Dans le grand désert, les animaux sont toujours identifiables grâce à ce mode brutal, mais efficace, de marquage. Une vieille chamelle, conservée à grands soins jusqu'aux limites extrêmes de sa productivité, du fait de ses qualités de reproductrice ou de laitière, peut, après avoir passé par différentes mains et changé de clan, être historiée d'hiéroglyphes imprimés dans son cuir martyrisé par un fer rougi au feu et qui y laissent indélébilement les traces de transactions (voire de pillages) échelonnées sur des années.

Lire, déchiffrer, reconnaître sous les maquillages les marques d'un chameau contesté ou égaré n'est pas, on le devine, petite besogne pour novice.

C'est, dans le monde saharien, un métier de grande classe, qui met son homme en vedette. Dans les affaires de vol, de successions, de récupérations de bêtes raziées (parfois emmenées sur des centaines de kilomètres et réparties en petits parquets entre des preneurs eux-mêmes dispersés au hasard des errances), l'arbitre sagace qui établit la juste répartition des patrimoines et des propriétés est un personnage important, récompensé par des dons de valeur et jouissant d'une considération et d'une immunité qui sont souvent plus précieuses que les biens matériels puisqu'elles en permettent l'acquisition et la paisible conservation.

Les troupeaux des tribus maures qui nomadisent entre Saint-Louis du Sénégal et les Souqs du Sud marocain fournissent au Maghreb un contingent important de ses chameaux de bât, de labour et de boucherie.

Ces animaux, par petites hardes, gagnent en pâturant les grandes foires du Sous ultérieur. Les puits jalonnant les itinéraires séculaires ou saisonniers, les flaques des oueds quand il a plu, les pâturages de salsolacées et d'épineux, assurent, avec une judicieuse limitation des étapes et de l'allure, une arrivée en bonne forme sur les lieux de vente.

On évite, dans ces déplacements lents et prudents, de faire perdre aux animaux leurs belles bosses rondes, réserve de graisse et garantie de santé, ou de faire avorter les chamelles pleines destinées à la remonte du troupeau marocain.

Des animaux inutilisables pour le travail, remis sur pied à force de feux et de goudronnages de la peau, sont promis au couteau et gagnent clopin-clopat le lieu de leur ultime martyre.

Dans la région de Goulimine, lors des cinq grandes foires annuelles du pays Tekna, les fameux « AMGUAGUIR du NOUN et d'ASSA », des milliers de camelins s'assemblent sur les marchés.

Sans donner aux statistiques plus d'importance qu'elles ne le méritent, on peut cependant affirmer qu'en 1951, HUIT MILLE bêtes, ou à peu près, ont changé de main lors des cinq foires du NOUN.

De plus, chaque samedi et chaque dimanche, à Goulimine seulement, les hommes bleus, drapés dans leurs cotonnades à l'indigo délavé et portant haut les boucles de leur toison ointe de beurre ranci, amènent des douzaines de chameaux achetés presque séance tenante par les courtiers venus du centre et de l'Ouest du Maroc.

Au long des pistes, par des itinéraires éloignés des grands chemins, compliqués par la nécessité de respecter les cultures sédentaires et de trouver des abreuvoirs suffisants, les acheteurs acheminent à petites étapes leurs chameaux récemment acquis vers le Maroc du Nord de l'Atlas.

La chaîne est franchie au passage commode de TIZI MACHOU, ou vers TAMANAR, et les animaux gagnent le Haouz souvent par la « Bouche d'IMI n'TANOUT ».

Marrakech et les souqs du Tensift, les marchés des Abdas et des Doukkalas, les centres commerciaux du Tadla et Settat, sont ainsi régulièrement fournis en bêtes jeunes promises aux joies du dressage, en femelles pleines ou suitées renforçant le troupeau local, en grosses bêtes de bât et de trait et en sujets usés par le travail, mais aptes à s'engraisser sur les chaumes et dans les garrigues avant que de porter leur bosse distendue et leur chair saine et ferme jusqu'à l'enfer de l'abattoir.

A FES même, les chameaux arrivent par la route, allant de leur pied mou, souvent la nuit, en défilés houleux d'échines monteuses et de cous rythmiquement balancés.

Le train en apporte de pleins wagons, et c'est spectacle fréquent, à la gare des marchandises, que de voir débarquer des wagons où elles ont voyagé accroupies et les genoux liés, les grandes bêtes heureuses de se détendre les jambes et d'échapper aux terreurs du transport ferroviaire, aux bruits inconnus, aux heurts, aux odeurs, aux chocs inhabituels.

Rassemblées en troupe, les animaux sont poussés hâtivement vers le Fondouq où ils passeront les derniers jours de leur vie, souvent dans une inquiétude manifeste qui se trahit par des appels et une propension à tourner en rond en cherchant vainement un compagnon perdu, un appel ami, quelque chose de rassurant dans l'ambiance hostile d'un milieu inconnu.

Cet ultime asile était sis, il n'y a encore que peu de temps, dans une rue en pente prenant à Bab el Guissa. Les promeneurs du dimanche, assis commodément sur le terre-plein des Mérinides, se souviennent sans doute d'avoir vu passer, majestueusement, des groupes de chameaux poussés par des meneurs sans tendresse vers l'antichambre de la mort.

Présentement, le fondouq aux chameaux a été rapproché de l'abattoir moderne. La dernière promenade des condamnés est plus courte que jadis.

Naguère, alors que le sacrifice avait lieu à BOUJELOUD, il n'était pas rare qu'une des bêtes destinées à l'égorgeage s'échappât. Elle était pourtant guidée par un de ses congénères, entraîné de longue main à ce travail de Judas, et qui savait mener jusqu'à la porte fatale la victime en puissance.

Mais il arrivait qu'en un dernier sursaut, l'animal prît la tangente et l'on assistait alors, entre la porte écaillée de zellidje, la joutia et la place Baghdadi, à des galopades qui faisaient la joie des enfants, la terreur des femmes et le désespoir des bouchers.

La rationalisation, même en ce domaine, est intervenue. Elle supprime peu à peu le pittoresque d'une vie qui perd ses couleurs. L'amant du passé, attardé dans sa fidélité aux formes périmées, le déplore.

La nécessité aveugle va son train et ne se soucie que de contingences d'argent. Les chameaux vont en quatre pas et un saut du fondouq à l'égorgement et n'ont plus l'ultime consolation d'un galop d'adieux.



Qui se soucie, quand le gain commande, de jeter sur HIER encore tout proche, mais déjà enseveli dans un linceul d'oubli, un seul regard de regret ? Qui prend le loisir de consacrer le temps d'un soupir au souvenir des choses abolies ?

Dans les tribus qui utilisent communément le chameau, l'animal sert au trait et au bât. Le garrot sanglé d'une bande en tresse de doum, il fait avancer à pas patients la charrue à soc plat.

Il déploie un effort de traction régulier et puissant, qui serait plus efficace encore si l'on employait un mode de harnachement plus rationnel.

La force de ce moteur lent et peu onéreux est en effet considérable. L'attelage composite, accouplant en des attitudes diverses un âne et un chameau, placés respectivement à gauche et à droite du timon de l'araire, n'est pas une règle absolue.

On peut atteler ensemble deux forts chameaux de même taille pour des labours en terre grasse avec une charrue assez lourde. La chose a lieu en CHAOUIA et au TADLA, de façon très courante.

On peut joindre un mulet, un cheval ou une jument au chameau d'attelage. Il est difficile de faire tirer ensemble un chameau et un bovin, sans que la chose soit du tout impossible.

Dût-on peiner les amateurs de pittoresque de carte postale, on doit, pour l'amour de la vérité, dire qu'il ne serait guère possible de lier au même timon une femme et un chameau, ainsi que l'ont prétendu à la légère les rédacteurs en chambres de récits exotiques.

Dans les palmeraies, le chameau qui tire le seau de cuir des puits à poulies est souvent mené par une femme, dont l'effort de traction se limite, en fin de course, à libérer le déversoir du récipient qui remonte des profondeurs l'eau indispensable à la culture.

Dans l'extrême sud marocain, lorsqu'il advient que les crues irrégulières du Draâ et de ses tributaires, celles du système ZIZ-GHERIS et affluents, etc..., permettent de labourer les surfaces inondées dites « MAADER », l'on peut assister à un fort curieux spectacle.

Le problème urgent est d'ensemencer, très légèrement et avec la plus grande rapidité possible, de vastes espaces plus ou moins mouillés ou recouverts d'une couche mince de limon humide.

Il faut se hâter car les terres ainsi irriguées superficiellement se dessèchent assez vite, en règle générale.

Des clans, voire des tribus entières, se rendent sur les lieux, où la répartition du terrain arable s'effectue selon de vieux usages efficaces dans leur simplicité.

Pour un temps, l'on oublie les rivalités et les soucis pour se consacrer entièrement à la mise en valeur des surface providentiellement mouillées (une fois en cinq ans, en moyenne).

Tous les chameaux aptes à tirer l'araire, qui est un modèle réduit, facilement maniable et entièrement adapté aux besoins de ces labours nécessairement superficiels, sont amenés à pied d'œuvre.

Un seul animal tire chacune des charrues, et l'on voit, après l'ensemencement assez clairsemé qui précède ici le labour, cheminer une longue chenille ainsi composée :

« Un homme marche le premier, tirant par le nez ou le licol un chameau dressé et sûr, qui meut lui-même une charrue ; un second homme, le poing sur l'unique mancheron de l'instrument tire par la longe un deuxième chameau qui marche en dévers du premier sillon, tirant une autre charrue chargée de creuser le second sillon parallèle, et pareillement suivie d'un troisième homme hâlant un autre chameau attelé à une troisième charrue, et ainsi de suite, parfois jusqu'à la douzaine ».

De cette façon, en raies parallèles coupant à angle droit le thalweg des oueds et allant des points les moins touchés par la crue jusqu'au lit mouillé de la rivière, pour remonter vers l'autre rive, des bandes importantes de terre sont utilisées au maximum et assurent, au grand étonnement des non-initiés, des récoltes dont le rendement, proportionnellement aux frais engagés et aux quantités semées, peut atteindre des chiffres impressionnants.

Comme la superficie agraire n'est pas chichement assurée et ne dépend que de l'humidification de la terre, il va sans dire que, parvenue en bout de sillon, la file d'hommes, de chameaux et de charrues n'est bornée par rien pour tourner, évoluer et reprendre en sens contraire sa marche où chaque attelage déporté creuse son sillon parallèlement à celui du prédécesseur.

Dès que la terre a été écorchée par la première charrue, le danger de glissement, toujours présent pour des chameaux en milieux humides, disparaît du fait de la présence des premières mottes rejetées par le soc.

Ce danger est d'ailleurs toujours moindre que pour les bêtes de bât. Sans aller jusqu'au Bliad ul Djerid (le Pays des Palmes) où le chameau d'oasis tire à longueur de journée, dans le grincement perpétuel des tambours de bois et des rouleaux de margelle, les seaux de cuir ramenant de vingt mètres et plus l'eau d'irrigation, on peut voir, dès le passage de l'Oum er'Rebia, chez les Doukkalas industriels, des installations de puisage qui empruntent à la grande bête l'appoint de sa force persévérante.

Pour entretenir la santé et la puissance de l'animal de traction, il est souvent jugé utile, selon les enseignements d'un empirisme qui a fait ses preuves, de le gaver en lui faisant entonner des soupes tièdes et épaisses, faites de son, d'eau, de sel et d'un peu de grosse mouture d'orge, avec, parfois, un complément d'oignon et, le plus souvent, des noyaux de datte préalablement trempés et concassés.

Ces rations de force, si elles sont continuées longtemps, produisent parfois un résultat qui dépasse quelque peu le but recherché.

L'animal se maintient en très bon état, travaille sans rechigner, mais, par excès de puissance, devient difficile à conduire et à manier dès qu'il ne tire plus et peut se montrer dangereux pour toute autre personne que son meneur accoutumé.

On ne met guère au puits que des chameaux mâles entiers. Durant la période de rut (qui va de fin octobre à avril), de telles brutes débordantes de vigueur demandent une surveillance constante et représentent un danger très réel.

Les Français venus ici à la première heure peuvent tous relater des accidents, provoqués par des chameaux en rut, dont ils furent les témoins, et parfois les victimes, alors qu'ils couraient à pied ou à dos de bête les pistes du Maghreb sans automobiles.

Les Marocains des tribus chamelières sont à même, a fortiori, de rapporter des aventures où l'homme n'a pas toujours eu le dessus.

Dans la région de Mazagan, il n'est pas rare de voir circuler sur les routes et les chemins menant aux souqs des carrioles attelées d'un chameau.

Les véhicules sont du type « Arraba Sicilienne » et tirées par un seul camelin (chamelle ou mâle castré), sommairement harnaché de son bât en guise de dossière supportant les timons.

L'attelage à deux bêtes, en timon, avec un harnachement plus léger ne paraît pas être pratiqué au Maroc. Ce mode de traction existe par contre en Orient, mais il s'applique aux paisibles et patients chameaux de Bactriane, menés avec douceur par des Trucs ou des Tatars, qui usent, envers leurs bêtes, d'une mansuétude sagace fort propre à donner des résultats irréalisables à ce jour dans notre Afrique Mineure.



Dans les tribus de sédentaires, où le chameau parcourt des itinéraires courts et connus, le bât est un instrument pesant, étayé d'arcades et de barres latérales et rembourré d'épaisses garnitures de toile à sac et de doum tressé.

Chez les nomades, il se limite à un coussin long qui entoure la bosse et pose sur la croupe, les flancs et le garrot. La fibre du palmier mâle en fournit la matière souple et durable, et une arcade réduite, posée sur le devant, permet de faire glisser les cordes de chargement sans offenser l'échine aiguë des chameaux porteurs.

Les tribus du Sud ont conservé l'usage, pour le transport des femmes jeunes, des vieillards et des malades, du Bassour (qui s'appelle chez les Maures « Arraguène »), mais la litière, portée par deux animaux assujettis, à l'avant et à l'arrière, aux brancards de ce véhicule d'apparat, n'est pas connue au Maghreb.

L'Orient de naguère avait conservé ces « TAKHT-I-RAWWANE » dont le nom, déformé, est peut-être à l'origine de l'appellation d'une patache attelée de mules et de chevaux, longtemps célèbre à Sidi Bel Abbès (avec une réplique à Oujda) sous le nom de TARTAGNE.

Le cacolet, utilisé jadis lors du pèlerinage aux lieux saints, semble avoir, lui aussi, à peu près disparu.

Chez les Maures, doués de belles manières, amateurs de beau langage et férus d'élégances de comportement, les jeunes femmes de bonne famille ne sauraient voyager, sans déchoir, que menées sur un chameau de prix, harnaché du cuir le plus finement travaillé et portant, sur un bât de forme adéquate, un léger treillis de branches fines ou un cadre de lattes sculptées.

Sur ce bâti, de forme à peu près cubique, sont fixés, à l'aide de longues épines d'acacia, plusieurs lés de cette étoffe teinte à l'indigo, la guinée, dont se vêtent hommes et femmes en pays maure.

Une logette mobile, abritant du soleil comme des regards indiscrets la belle voyageuse, s'érige ainsi sur le dos de la bête patiente, guidée à pas prudents par un serviteur de confiance ou une vieille captive noire. Fréquemment pour attester du luxe de la tente, la chaînette qui s'attache à l'anneau de narine du chameau est d'argent, finement travaillée par l'un de ces maalemines Zénagas qui perpétuent au Sahara le souvenir avili de SEHADJAS déchus.

Lorsque les Maures sont bien pourvus de biens et de troupeaux, leurs jeunes filles sont engraisées et gavées, dès avant la puberté, afin de leur donner un aimable épanouissement de charmes, avec cette restriction que la taille doit demeurer frêle entre un buste généreux et des hanches confortables.

Pour obtenir ce résultat envié, c'est au lait de chamelle et au harnachement du chameau que l'on a recours. Une longue rêne de cuir, utilisée normalement pour guider la haute monture, est enroulée, en torsades serrées, autour de la partie à conserver mince.

Des écuellées abondantes de lait et de farine d'orge sont consommées par la patiente, jusqu'à l'écoeurement. La bonne nature fait le reste, et la charmante enfant, traitée comme une oie emboquée, prend, des épaules aux genoux, l'apparence d'un sablier à fort étranglement médian.

Malgré ce supplément d'appas, les jouvencelles dodues et les jeunes dames capitonnées d'un appréciable rembourrage supportent gaillardement les fatigues des étapes imposées par la vie nomade.

C'était naguère, c'est peut-être encore, en ce monde saharien qui conserve l'essentiel et l'accessoire de ses mœurs, une galanterie de bon goût, de la part d'un jeune homme bien né et favorisé d'une heureuse prestance, que de prêter une épaule complaisante lors de la montée à chameau d'une coquette.

Pour se faire admirer, le temps d'un éclair, la belle replète prenait appui sur le joli garçon et, d'une pirouette précise et mutine, gagnait l'abri de son palanquin.

Les plus agiles de ces caillettes aiment, quand l'occasion se présente, de faire admirer leur prestesse et savent, avec beaucoup de décence, comme il se doit en ces milieux où la réserve est exigeante, accomplir avec grâce une voltige qui, de l'échine relevée d'un mâle complaisant, leur permet de s'installer en litière sans même que la monture ait à plier les genoux.

Dans le Sud Oranais, le Sahara Algérien, la Tunisie Bédouine et jusqu'en Arabie, les BASSOURS, ATTOCHES, HAOUDJA – et la nomenclature n'est pas complète – ainsi se nomment diversement les structures légères servant au transport des femmes, atteignent à un luxe qui passe la description.

Lors des grandes réunions tribales, de véritables concours de bassours ornés peuvent être organisés. Les plumes de l'Autriche, les œufs vides de ce grand oiseau, les glands de laine, les franges et effilés de cuir, les houppes teintes encadrent et enguirlandent somptueusement, de tout un iris chatoyant, les bâtis de roseaux, de bambous ou de rameaux souples qui constituent la fine ossature de ces pavillons ambulants.

Des accessoires finement ouvragés, des sacs à provision, des poches pour le transport des enfants et, enfin, des outres pour l'eau et le lait aigri, complètent l'équipement de ces logettes mobiles, d'où le beau sexe peut, dans un relatif confort, voir sans risquer d'être trop vu, et participer de près, sans heurter les règles de la pudeur, à la vie publique des Hordes.

Dans l'est, ce sont des tapis pliés qui servent de siège dans le bassour ; chez les Maures, dont les « Arraguènes » sont toujours d'ornementation discrète, on utilise, comme rembourrage, une couverture faite de peaux de brebis sans laine (Demnates) soigneusement rassemblées par d'ingénieux laçages de cuir fin.

Lors de longs déplacements en saisons chaudes, les très jeunes enfants sont souvent placés, de part et d'autre d'une bête âgée et calme, dans des compartiments abrités par un enveloppement ou un auvent de toile ou de peau ; gardés de l'ardeur solaire, ils dorment allongés, au pas balancé de leur berceau vivant.

C'est sur une chamelle connue comme douce et non sujette aux dangereuses frayeurs subites propres aux camelins que l'on fait pérégriner les vieilles femmes, gardiennes des traditions et dépositaires des trésors matériels de chaque tente.

Dans d'ingénieux emballages compartimentés de planchettes et gainés de cuir, bourrés de fiente sèche de gazelle afin d'amortir les chocs et d'obvier aux périls des chutes, les anciennes du clan protègent les objets fragiles.

Des verres gravés, utilisés lors de la cérémonie du thé, parfois de fines tasses de porcelaine de Bohême, dans des régions où le café est utilisé, des photophores, des verres de lampes, mille autres brimborions, enfin, orgueil et souci des ménagères nomades, cheminent ainsi à longueur d'année, précieusement coincés entre les cuisses maigres de grand'mères juchées sur des couvertures pliées au plus haut garrot de montures d'âge canonique.

Au Maroc même, les grandes caravanes, les longs convois chameliers sont chose du passé. Au désert, en dehors des AZALIA, les caravanes qui vont des salines du Sahara jusqu'au marché du Soudan, il n'y a plus que de petits convois, très actifs, mais fragmentés.

Les créations de lignes de chemin de fer et d'itinéraires de car redonneront de la vie à un commerce caravanier transversal, menant les marchandises et les gens des campements lointains aux points d'arrêt, et vice-versa.

Cependant, les itinéraires de jadis, jalonnés de repères apparents ou dissimulés, et de points d'eau soigneusement entretenus, ne sont pas abandonnés entièrement.

Du point de vue transports chameliers et utilisation du chameau, l'on donne ici quelques chiffres :

- un chameau marchant longtemps (grand déplacement) accomplit une quarantaine de kilomètres par jour, en pâturant. Il peut porter, selon ses forces et son âge, entre 120 et 200 kilos de bagages.
- S'il ne doit aller que sur un court chemin bien connu de lui et revenir à vide, on peut lui demander un effort plus grand. Des chameaux sédentaires, allant au souq, portent jusqu'à quatre quintaux de grains, avec un bât robuste et des couffes savamment arrimées.

Un chameau doit boire au moins une fois tous les quatre jours en été, plus souvent en hiver (pour paradoxal que cela semble). S'il ne travaille pas et qu'il pâture des salsolacées aux tiges succulentes, il peut demeurer longtemps sans exiger d'abreuvoir. En marche, il est sage de le faire boire quand on peut, mais, pour de très longues courses, des raids, des contre-rezzous, il y a lieu de procéder à un échelonnement très savant des abreuvements, afin de maintenir l'animal en état de maniabilité et de légèreté, incompatibles avec des absorptions trop fréquentes de liquide.

- Quand les pieds d'un chameau s'usent sur les cailloux, on les ressemelle en cousant, à petits points, sur tout le pourtour de la sole molle du pied blessé, une semelle faite d'un morceau de cuir de chameau (préférentiellement non tanné et emprunté à l'encolure d'une dépouille). Le fil est fourni par des tendons effilochés.

Il faut parfois saigner les chameaux pour leur éviter la congestion. On leur ouvre les veines de chaque côté du chanfrein, en faisant sortir le sang qui, de noir et épais, passe graduellement au rouge fluide.

Une épine et un poil emprunté à la queue de la bête permettent de refermer suffisamment les petites blessures salvatrices.

Dans le Maroc oriental, les chameaux des pasteurs de moutons servent au transport des tentes, de la laine de tonte, du ravitaillement.

- Ils transportent encore l'alfa recueilli sur les hauts plateaux de ces régions à climat rude. On se souvient, à FES, de les avoir vus venir, en grandes troupes, lorsque leurs possesseurs, chassés vers l'ouest par la sécheresse, ont dû demander asile sur les pâturages des Hayâinas.

Près d'Azrou, les tentes de feu CAÏD AMQOR se transportaient, il n'y a que peu de temps, à l'aide de chameaux qui hivernaient dans la plaine, vers MRIRT, et qui devaient à leur vie en pays de bon pâturage des bosses pyramidales.

Marrakech voit encore passer sous ses remparts des files de chameaux, venus dans le Haouz pour y apporter les dattes du revers de l'Atlas, échangées par les Qçouriens contre de l'orge.

Il n'est pas rare de croiser, aux plus hauts passages du TICHKA, des files de chameaux retournant vers Ouarzazate et qui vont en sens contraire des camions qui acheminent vers la plaine les minerais de BOUAZZER.

Dans Marrakech encore, des touristes naïfs sont promenés par des chameliers qui n'ont ni l'allure ni les ressources en harnachements de leurs confrères des pyramides.



Utilisations diverses du chameau – Rôle économique

A ceci près qu'il ne pond point d'œufs ni ne donne de duvet, n'étant pas oiseau de basse-cour, le chameau de l'ancien monde, à une ou deux bosses, peut, à la rigueur, dans les vastes régions de son domaine, remplacer tous les animaux domestiques qui soulagent l'homme d'une part de sa peine, le vêtent, le nourrissent et même servent à ses distractions.

Ainsi que le plus fort cheval, moins rapidement, mais plus longtemps, le chameau porte un cavalier (deux dans les Indes). Il a longtemps servi au voyage comme à la guerre.

Tel un robuste mulet, il transporte de lourdes charges. Dans des circonstances favorables, elles peuvent dépasser quatre quintaux, mais on les réduit, pour de longues étapes répétées, à une moyenne qui oscille, selon l'âge, le sexe et l'état de la bête, entre 120 et 200 kilos.

Comme le bœuf, il tire l'araire, le lourd chariot turc, il meut sans fatigue l'appareil de traction des puits profonds des oasis.

Mieux que l'âne, et plus docilement que lui, il met en branle la chaîne sans fin de la Noria. Il transporte jusque sur les souqs couffes, sacs et tout le pesant bagage des marchands et des fellahs.

Sa chair vaut ici celle du bœuf. Si ses organes sont parasités, la viande est saine et ne communique à l'homme aucune maladie reconnue. Vendue sans os, à prix assez bas, elle permet à des multitudes de pauvres gens, jusque dans notre cité de FES, de connaître moins rarement le salubre plaisir de manger de la viande.

Conservée en KHELLIA, cette viande fournit à la ménagère, en période hivernale, un appoint précieux pour sa cuisine.

Si le mouton nous offre sa toison, le poil plus fin du chameau (en Asie plus qu'en Afrique) fournit la matière de tissus remarquablement chauds, bien connus des élégantes et des raffinés du monde entier.

Une corderie solide, des tissus durables et indispensables, des accessoires pour la clôture et la fixation des tentes des nomades sont encore tordus, ourdis ou tissés avec la partie la plus grossière du poil qui tombe chaque année sous la lame des tondeurs de chameaux.

Le cuir de chameau se tanne et se travaille facilement. Mouillé, il devient souple et permet de recouvrir des objets de bois à assembler (carcasses de selles, emmanchements d'outils, etc...) et de les consolider.

En se desséchant, le cuir se rétracte, se moule sur les parties sous-jacentes et assure une remarquable fixité aux ajustement ainsi gainés.

Coupé en longs fils minces, ce même cuir, très résistant, sert à coudre les peaux, à lier les faisceaux de lattes ou de baguettes des bâts et des palanquins, et à réunir les épaisseurs de cuir des sandales, la chaussure de prédilection des nomades, depuis le Golfe d'Iran jusqu'aux rives désertes de la Mer des Atlantides.

Les rapetasseurs de babouches de FES utilisent le cuir de chameau pour leurs réparations, aussi bien que la peau de front de bœuf.

Les visiteurs de la Médina, en descendant le long du souq Tarrafine, piétinent bien souvent des lambeaux de peau cameline, exposés à même le sol, afin que les allées et venues achèvent de leur donner souplesse et consistance.

Les mamelles des chameaux abattus, et d'autres parties de peau fine, sont encore moulées sur des blocs d'argile et prennent la forme de boîtes ou de curieux étuis, utilisés pour la conservation des bijoux et des aromates.

Les tribus du Sud Algérien savent tout spécialement élaborer, avec beaucoup de fantaisie, ces étranges récipients décorés, à l'aide de suc de plante, de curieux dessins géométriques qui rappellent l'ornementation des premières poteries de l'Elam et de la Suziane.

Le contenu des viscères, lors de l'abattage d'un chameau pour la boucherie, n'est pas perdu en milieu nomade. Les congénères du sacrifice doivent le consommer tel quel pour ne point perdre l'eau et la nourriture à demi digérée.

Les jeunes s'y refusent et sont gavés de force. Les vieilles bêtes, accoutumées de longue main à ces étranges festins, plongent délicatement leurs lèvres dans le magma et aspirent à longues goulées ce qui sera pour elles un sérieux appoint de ration dans un monde où la nourriture ne surabonde que rarement.

L'immense panse et les intestins d'un chameau adulte de grande taille doivent avoir une capacité qui s'évalue à environ deux cent cinquante litres.

Un chameau ne buvant qu'une fois tous les quatre jours (abreuvoirs d'été par exemple) ingurgite au moins quatre vingts litres d'eau à chaque abreuvoir, sinon davantage. Une bête bien abreuvée consomme à peu près trente litres d'eau par jour.

L'os du fémur camelin est une matière dense, d'un grain fin qui imite assez bien l'ivoire, au moins pour les objets d'incrustation et de tabletterie.

Plus portée à jaunir rapidement que la dent d'éléphant, et de contexture un peu différente (absence de stries parallèles), cet os de valeur pourra devenir une ressource quand le massacre des derniers porteurs de défense les aura effacés de la face de la terre.

Un crâne de chameau, encombrante amulette, est attaché au tronc d'un palmier ou au bâti de bois d'un puits, voire à une haie de palmes sèches, pour garder de l'œil des envieux les cultures et les produits de la terre dans les zones de jardinage.

Enfin, les côtes et les omoplates des chameaux morts en route sont recueillis et mâchés à longueur d'étape par leurs congénères vivants.

Les chameaux, en effet, aiment de choisir tout à loisir un os plat, de le mâcher, de le triturer, de le chiquer, somme toute, à grand bruit de dents grinçantes, jusqu'à sa réduction en pulpe enfin déglutie.

On présume que la recherche de phosphate de chaux assimilable, provoque chez le chameau cette fringale d'os secs que connaissent bien tous les Sahariens.



Les peintres doivent au chameau le Jaune Indien de leur palette. Ce produit, lorsqu'il est authentique, provient de calculs vésicaux dont souffrent les chameaux.

Les bêtes des déserts indiens de SIND et de THAI fournissent la variété la plus appréciée des usagers, peut-être du fait de la nature des eaux et des plantes consommées par les ruminants de ces régions stériles.

L'urine cameline est encore un puissant purgatif et un antitoxique efficace (sans doute parce que violemment vomitive) au moins contre les poisons végétaux ingérés par voie buccale.

De l'excrément solide qui se présente communément sous l'aspect de petits crottins ovoïdes, secs et durs, on a longtemps extrait l'ammoniaque de l'ancienne alchimie.

La fiente cameline est, chez les nomades, le combustible le plus courant. De maniement facile (elle ne souille pas), aisée à recueillir en quantités suffisantes, autour des puits, aux lieux de rassemblement, aux environs des campements, on l'ensache au besoin et on la transporte pour une utilisation parcimonieuse ou abondante, en vue de la cuisson du pain ou de l'ébullition de l'eau du thé.

Sa cendre blanche et quasi impalpable est incorporée, au moins dans le TOUAT, aux chiques d'âcre tabac que les ksouriens préfèrent souvent à la cigarette.

Dans les régions très pauvres et lors des déplacements en pays absolument dénudé, on va jusqu'à placer sous la queue des chameaux un sac destiné à recueillir, lors de l'émission, les précieuses boulettes.

Ce fait ne sera pas démenti par les anciens méharistes du GOURARA et d'ailleurs. Les gens des solitudes d'Asie et d'Afrique estiment que, de toutes les fientes, celle du chameau est la seule qui ne communique pas de souillure rituelle.

L'ablution purificatrice, ni même le simulacre valable en pays sans eau n'est pas nécessaire pour purifier les mains ou les pieds qui l'ont touchée, volontairement ou non. Il faut laisser aux docteurs de la loi le soin de se prononcer valablement sur cette opinion, qui est cependant soutenue de très bonne foi par des nomades qui ne sont pas, et il s'en faut, ignorants des règles pratiques ni de l'essentiel des rites de l'Islam.

Dans les qsours du Sud, les joueurs de dames utilisant des damiers creusés dans la pierre ou la terre battue des banquettes qui flanquent les portes, se servent de crottins secs de chameau en guise de pions, l'un des adversaires employant des cailloux.

Chez les nomades, des jeux de marelle assise empruntent à l'excrément leurs éléments mobiles.

Le sang de la bête vivant, prélevé par petites ponctions sur une veine, a sauvé de la mort par la faim plus d'un bédouin isolé et dépourvu de vivres.

Illicite en temps ordinaire, le sang, alors absorbé comme nourriture salvatrice, devient, à la rigueur, tolérable si la sauvegarde d'une vie en péril en dépend. Il va sans dire que l'on se remet, ici encore, à la sage décisions des ulmas en la matière, plutôt que de se prononcer personnellement.

Quant à l'eau du Rumen, qui a préservé de la mort plus d'un groupe de voyageurs, après l'épuisement du contenu de leurs outres, elle est d'une récupération très difficile pour un non initié, et à peu près impossible pour un isolé.

Il faut abattre (par égorgement) un chameau, lui extraire du ventre, sans la crever, l'énorme panse, la suspendre si possible, en faire suinter lentement le liquide fortement mêlé de sucs gastriques acides et, enfin, boire ce jus verdâtre et fétide, dont l'odeur seule provoque la nausée et qui peut très bien n'être pas assimilable pour des estomacs non entraînés.

Les voyageurs du siècle passé, tels que Rolf et Nachtigall, qui subirent au Sahara des épreuves sans nom, en ont parlé avec véracité et réputent cette pratique comme à peine réalisable pour les Européens.

Lorsqu'on n'abat pas la bête, on tente, avec un bâtonnet ou une baguette de fusil, de provoquer la régurgitation du liquide du rumen.

Chaque goulée, remontant dans l'œsophage, est arrêtée par la striction d'un lien de corde maintenu lâche autour du cou du chameau, puis serré au moment opportun.

Le produit de ce vomissement, recueilli dans une écuelle de bois, est pressé et le liquide bu par l'homme assoiffé. Un de nos amis personnels, grande figure du Sud marocain, a réussi, en utilisant ce procédé, alors qu'il poursuivait les ravisseurs de ses chamelles, à se sauver de la mort tandis que ses ennemis, occupant le puits, le coupaient de tout ravitaillement en eau.

La vertu devant être récompensée, l'on doit à la vérité de dire que ce Saharien de grande classe réussit à tuer quelques uns des pillards et à reprendre possession de ses bêtes, pour ne rien dire des chameaux et de l'équipement des morts.

Lorsque de petites caravanes, transportant des denrées de prix, devaient, pour des raisons de sécurité, s'éloigner des itinéraires commodes, jalonnés par des points d'eau connus et suffisants, et affronter la traversée des Tanzrouft, les chefs avaient parfois recours à un procédé aussi nécessaire que cruel.

Afin de passer les zones dangereuses hors de portée des pillards et pour sauver, avec le personnel humain, les plus solides des animaux chargés de marchandises d'un prix justifiant les « frais généraux », les chefs de convois procédaient comme il suit :

- maintenus fermement dans des liens, les bêtes subissaient l'ablation de la langue, coupée au couteau à la racine de sa partie libre ;
- la plaie était cautérisée au goudron ou au beurre bouillant pour limiter l'effusion de sang. Ensuite on fermait d'un lien serré les mâchoires de l'animal pour éliminer toute régurgitation de liquide ou rumination (l'absence de langue ne permet pas en effet la remontée jusqu'aux lèvres du contenu de l'estomac).

Au cours des jours de marche en pays sec, l'on abattait un par un et en commençant par les moins résistants les animaux transformés en réserve ambulante de matière alimentaire et de liquide.

Le magma de la panse était alors réparti entre les chameaux de bât et de selle qu'on ne pouvait abreuver autrement. La chair, consommée par les humains ou séchée hâtivement au soleil, parfois pour servir de rations de force aux chameaux épuisés ou d'aliment de secours aux caravaniers, n'était pas perdue, non plus que la peau, qui servait fréquemment à protéger de l'usure les soles toujours sensibles des bêtes lourdement chargées.

De cette manière, des itinéraires, réputés impraticables et mis, de ce fait, à l'abri des surprises, devenaient, à l'extrême rigueur, franchissables par de petits groupes d'hommes décidés et de bêtes entraînées.

La valeur des marchandises légères, transportées de cette manière coûteuse (plumes d'autruche, gommes rares, aromates, or en poudre, produits élaborés du Soudan, etc...), justifiait amplement les dépenses représentées par le sacrifice de bêtes qui, d'ailleurs, auraient péri un jour ou l'autre, en jalonnant d'ossements blanchis les pistes habituelles des grandes caravanes.

Si la vache, la chèvre, la brebis, l'ânesse, les femelles du yack, celles du renne et les juments tatars nourrissent de leur lait une partie de l'humanité, depuis les vagissements de la petite enfance jusqu'aux dodelinements de l'extrême sénescence, la chamelle laisse couler son pis à quatre tétines pour le plus grand bien du monde nomade.

Les vieilles chamelles, soignées avec amour par les femmes, qui savent leur épargner les grosses fatigues et veiller à leur nourriture, arrivent, sur la fin de leur vie, soit aux environs de la trentaine, à fournir durant les longs mois de leur lactation, de quatre à six litres de lait par jour.

Ce lait se recueille, en deux traites, l'une à l'aube, l'autre au crépuscule, dans des vaisseaux de bois. Les chamelles que l'on ne saurait traire en l'absence de leur chamelon (elles sont d'excellentes mères) n'aiment point le bruit du jet de lait frappant un récipient de métal.

La bête maintenue debout, avec son petit entre les pieds de devant ou sous l'encolure, après que le bébé ait amorcé d'une tétée la venue du lait, laisse fréquemment et volontairement sourdre son lait des autres trayons à la fois, tandis que l'on n'agit que sur deux d'entre eux.

Elle arrête aussi, assez brusquement, l'émission du liquide nourricier. Si un petit meurt, il faut lui faire adopter un orphelin ou essayer de la tromper en lui présentant la peau bourrée de paille du chamelon défunt.

Autrement, la lactation s'arrête et la bête se montre longuement désolée de la perte de son enfant. Le lait après battage du beurre dans une outre, se consomme sous la forme de leben, aigre et salubre, boisson irremplaçable à certaines périodes de l'année.

Durant les périodes d'abondance du pâturage, après les pluies irrégulières, l'excès de lait est conservé en le répandant sur du sable propre où il coagule.

Ces caillots, prudemment ensachés dans des poches de peau, servent, une fois la sécheresse venue, à couper les eaux amères ou saumâtres des puits et à les rendre, à la rigueur, consommables.

C'est encore le lait de chamelle qui permet d'entretenir les quelques juments qui sont l'orgueil des émirs du désert. Chaque monture est suivie de son train de chammelles laitières et consomme le lait des traites du matin et du soir, parfois jusqu'à concurrence de vingt litres par jour.

Un peu de farine d'orge, des dattes dénoyautées, les rares plantes pâturables par les chevaux complètent ce régime renforcé de viande sèche en poudre.

Les juments ont une véritable passion pour cette alimentation lactée.

Le beurre de chamelle, à l'état frais, permet de faire une cuisine acceptable. Sorti de l'outre à battre, il n'a pas de goût désagréable. Il se conserve, ranci et semi liquide, pour satisfaire la gourmandise des usagers, qui ne l'aiment que si l'âge lui a donné le haut relent peu prisé des non-initiés.

En Asie, la chamelle à deux bosses donne aux ménagères mongoles le moyen de confectionner des fromages qui, conservés secs, forment une partie importante de la nourriture des pasteurs des steppes.

Les énormes tiques qui se suspendent aux parties nues de l'épiderme camelin, et que les grands ruminants paraissent tolérer assez bien, sont elles-mêmes utilisées de différentes manières.

Ces affreux poux à huit pattes, parfois gros comme des fèves, probablement des ISODES, auraient la propriété de guérir des amours.

Projetés à l'insu de l'amant malheureux sur ses vêtements et s'y fixant, ils auraient le pouvoir de délivrer le cœur navré des sortilèges et des enchantements de l'indigne objet de sa passion.

Alors que l'on chassait encore, avec les slougjis et des cavales, les autruches du Sahara, il était courant, pour les veneurs, d'apprécier empiriquement l'opportunité de leur courre.

Au grand soleil de midi, au centre d'un cercle ayant pour rayon une coudée d'homme (à peu près un demi mètre) tracé dans le sable chaud, l'on posait quelques grosses tiques bien vivantes, arrachées de leur abri entre les cuisses d'un chameau.

Si les poux éclataient aux rayons du soleil avant que d'atteindre la bordure du cercle, le temps était assez chaud pour que l'autruche, menée grand train contre le vent, s'épuisât et fût rejointe.

Si les tiques franchissaient sans périr les limites du rond, il faisait trop doux pour espérer forcer le grand oiseau assez vite pour que le retour fût possible sans mettre en péril la vie des limiers et des montures.

Après avoir rendu à l'homme tant de service pendant qu'il vivait et l'avoir servi tout autant une fois sacrifié, le chameau a bien droit à la reconnaissance du fils d'Adam.

Il concourt encore aux divertissements, souvent, cruels, du bipède qui s'est arrogé le droit d'utiliser à toutes fins, l'ensemble de la création. Le chameau, pour son compte, participe à la distraction des éleveurs nomades autant qu'aux plaisirs des sédentaires.

En Orient, dans une arène ad hoc, séparée en long en deux parties sises de part et d'autre d'une murette basse, deux chameaux en rut, portés au paroxysme de l'excitation par la présence de chamelles en chaleur, s'affrontent en combats sanglants (entre octobre et avril).

Les deux champions, chacun d'un côté du mur, se défient et, grâce à la longueur de leur cou, s'infligent de rudes blessures, sans pouvoir s'achever, séparés qu'ils sont par un obstacle qu'il leur est difficile de franchir (peu de chameaux, et surtout parmi les lourds mâles entiers, sont aptes à franchir sans élan un obstacle vertical).

Après de spectaculaires joutes, le vaincu se retire pour flairer ses blessures que sa longue langue lui permet de lécher, et le vainqueur, déchiré lui aussi, mais tout fier de son triomphe, entonne, en gargouillements tonitruants, le chant de victoire propre à son espèce.

Chez les nomades, les jeunes gens bien nés s'affrontent en assauts courtois et font exécuter à leurs dromadaires dressés des évolutions savantes qui, toutes proportions gardées (et avec l'assentiment des cavaliers présents) peuvent s'assimiler à quelque Haute Ecole.

Dans la vallée du Nil, les noces des Fellahs étaient (sont peut-être encore) animées par la présence de chameliers juchés sur de hautes bêtes portant des timbales.

Au rythme des lourdes caisses, accompagné du son aigre d'un hautbois embouché par un musicien monté en croupe, le chameau secouait en mesure son cou et ses pâturons munis de colliers de grelots et de clochettes tintinnabulantes.

Il contribuait, avec un plaisir manifeste, à ce bruit joyeux de tambours et de sonnailles. Le châtiment et la chute des grands personnages étant, pour la foule de tous les temps et de toutes les nations, un spectacle rare et goûté, on peut mentionner la coutume qui consistait, dans le Proche Orient et l'Afrique Mineure, à promener, sous les huées et les injures de la multitude, le prévaricateur, le grand coupable ou simplement la victime malheureuse de la vindicte populaire ou de l'animosité du prince, après avoir hissé ces objets de dérision et de mépris sur le dos d'un chameau que l'on choisissait, autant que possible, laid, vieux et galeux.

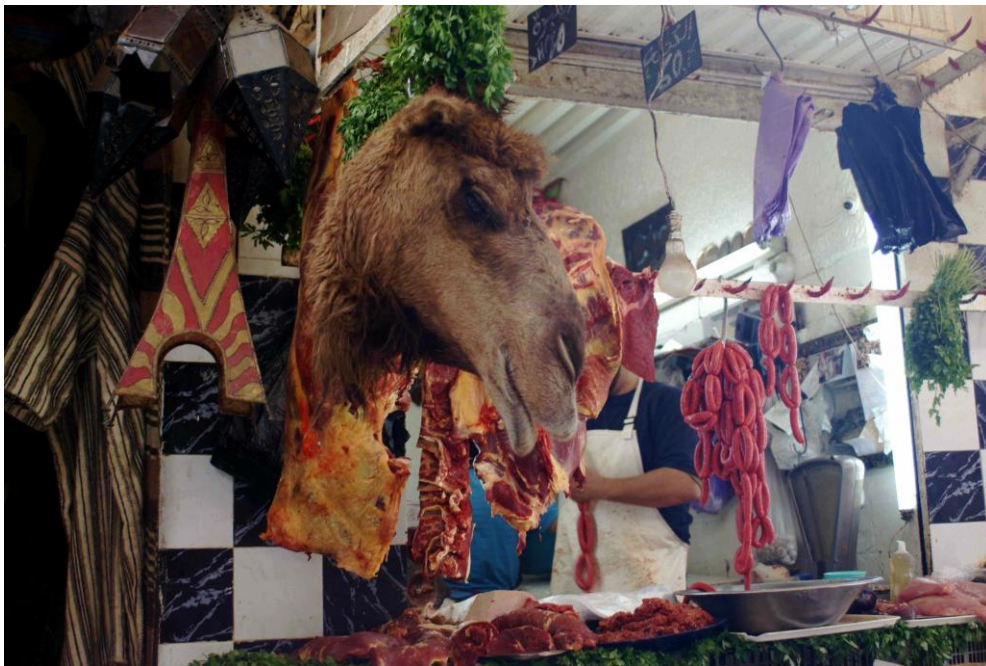
BRUNEHAUT, prisonnière de Clotaire II, fut ainsi, pour l'amusement des goujats de l'armée, promenée sous les quolibets, liée au dos bossu d'un des chameaux du bagage, avant que d'être attachée à la queue de l'étalon sauvage qui devait fracasser son vieux corps au galop fou de sa course effrénée.

ANDRONIC, empereur de Byzance, allant subir à l'hippodrome le long martyre que l'on sait, fit la joie de Byzance en parcourant les rues, sous les huées et les crachats, assujetti au bât d'un chameau de charge.

Plus près de nous, le ROGUI BON HAMRA, l'homme à l'ânesse, vaincu, captif et changeant de monture, fut engagé et amené de TAZA à FES sur l'échine d'un gigantesque dromadaire, seule bête capable de porter sans faiblir la charge de la lourde geôle et du prisonnier blessé.

Par parenthèse, on peut citer l'amusant propos de personnes devant qui l'on citait cette manière pittoresque de châtier les fauteurs de troubles et les gérants malhonnêtes des deniers publics.

« Au temps présent, s'il fallait en user de la sorte, le nombre global des chameaux de la terre, évalué, très en gros, à six ou sept millions, ne permettrait pas, sans épuiser irrémédiablement les ressources d'un cheptel important, de fournir assez de montures pour l'exhibition moralisatrice de tous les coupables ».



Rôle historique du chameau (aperçus abrégés)

L'Égypte ancienne, pour des raisons que les savants affirment tenir à des concepts, ne fait pas figurer le chameau sur ses monuments ou dans ses hiéroglyphes.

Elle le connaissait pourtant, puisqu'au SINAIÏ, dans le MITTANI et le IOTAN et au pays des Aromates, ses armées et ses vaisseaux rencontraient des peuples nomades chameliers.

Par contre, sur le Tigre et l'Euphrate, les vieux empires de Babylonie et de Chaldée ne répugnaient point à figurer sur les stèles, les pierres sculptées, les documents divers, la bête bossue, parfois représentée avec une vérité convaincante.

L'Hellade, insulaire et portée vers les choses de la Mer, ne s'est que peu préoccupée de la bête des sables. Rome, terrienne plus que maritime, contrainte d'entretenir sur de lointaines frontières des postes et des garnisons et de les y ravitailler, a su utiliser à plein l'exceptionnel moyen de transport représenté par le convoi chamelier.

Du Moyen-Orient et de Cyrénaïque, le chameau à une bosse, de par la volonté des Empereurs et des Proconsuls, a gagné lentement le Maghreb extrême.

Les tribus gétules nomades, vivant en dehors des limites ou à ses abords, ont adopté avec enthousiasme l'animal doué de précieuses qualités de sobriété et de mobilité en pays sec.

Ces peuples ont pu ainsi échapper, de plus en plus, au contrôle romain, puis menacer, razzier, envahir et désoler les terres soumises aux Aigles, depuis les Syrtes jusqu'aux rives de la Moulouya.

E.F. Gautier, dans plusieurs de ses ouvrages, s'est étendu avec une exactitude et une précision remarquable sur le rôle joué par le chameau gétule dans l'effondrement de la Romanité en Afrique.

Au début de l'expansion de l'Islam, le chameau, la bête arabe par excellence, joue un rôle important dans la diffusion de la Foi Nouvelle. La chamelle de l'Envoyé est demeurée chère aux cœurs musulmans.

On attribue aux descendants des dix montures du Prophète des vertus particulières, encore manifestes de nos jours. Lalla Aïcha, lors de la bataille dite du chameau, haranguait les troupes de MAWIAH du haut de son palanquin et vitupérait les compagnons de Sidna ALI.

A la fin du combat, sa monture percée de traits se soutenait sur les fûts de lances qui l'avaient blessée et présentait, aux dires des témoins, l'aspect hérissé d'un porc-épic en fureur.

Tarik fait passer en Espagne les chameaux de son armée et les y implante pour huit siècles. Les Almoravides, ces voilés pareils aux Touaregs de nos jours, envahissent sur leurs montures bossues le Maghreb, l'Ifrikya et l'Andalousie.

Frédéric II de Souabe réintroduit en Sicile et en Campanie les chameaux qu'il a connus et appréciés lors de ses expéditions malheureuses dans l'Orient de SALAH ED DINE. Avant lui, les Barbares venus des steppes de la Volga avaient fait connaître, en Gaule et dans la vallée du Danube, les chameaux doublement bossus, arrivant à petites étapes avec le lourd charroi des hordes en mouvance vers l'Ouest, au cours de la lente « Volksvanderung ».

Aux jours sombres du déferlement tatar, alors que les armées de BAIDAR et de SOUBOTAI écrasaient à Leignitz la lourde chevalerie teutonique, ou faisaient fuir, sur les plaines de la basse TISSA, les chevaliers éperdus du Kiral de Magyars, les chameaux jouèrent leur rôle.

Pourvoyeurs de l'invasion, ils étaient venus, par plaines et vallées, franchissant les marais sur des chaussées de fascines, bottés de feutre les jours de neige, apporter aux combattants les flèches, les cordes d'arc, l'avoine bouillie des chevaux, la nourriture, le réconfort, même, de l'alcool de lait aigri, et jusqu'aux pesantes pièces des mangonneaux et des catapultes inventées au cœur de l'Asie jaune par les ingénieurs chinois dévoués à l'Empereur Inflexible.

Après les équipages du Khan-Batou, les hordes de TIMOUR le boiteux déferlèrent une fois encore sur l'Europe, pressant la marche des chameaux de bât indispensables alors aux déplacements des multitudes armées.

Quand Mahmoud II éteignit dans le sang le flambeau de Byzance et fit régner l'ordre turc après le chaos d'un Empire Grec en déliquescence, c'est au chameau qu'il demanda une part importante de l'effort de transbordement de sa marine, passée sur glissières jusque dans la Corne d'Or.

Aux deux sièges de Vienne par les Turcs, les chameaux s'abreuèrent, avant la retraite, aux eaux du large Danube. Plus près de nous, la pacification du Sahara ne put être un fait accompli que lorsque l'on se décida à emprunter aux nomades leur méthode de déplacement rapide, et ce en adoptant, plié aux exigences de l'armée moderne, leur moyen de déplacement, le chameau de selle. Laperrine et les méharistes, ses héritiers, sont dans toutes les mémoires.

Dans notre siècle hautement mécanisé, le retour offensif de nomades chevauchant le garrot coupant de bêtes bramantes paraît chose impossible.

De beaux chapitres de philosophie historique ont été écrits à ce sujet. Le Monde Occidental se croit à l'abri des surprises des anciens âges, protégé qu'il est par la supériorité chaque jour accrue de ses moyens techniques.

On pense que les fils dépenaillés de la yourte de feutre et de la tente aux lés de poil tissé ne sont plus que les représentants condamnés d'un monde coloré voué à l'extinction ou à la banalisation rapides.

Il est permis, même en 1952, de penser différemment. Nous savons, par des récentes expériences, que les civilisations sont fragiles, pour ne point dire mortelles. Nous savons également que la machine la plus ingénieuse, que le plus effrayant assemblage de moyens techniques, ne sont ni plus solides ni plus durables que la plus fragile de leurs innombrables pièces composantes.

Entre 1940 et 1942, les gens de FES n'ont-ils pas vu, à de nombreux exemplaires, ce qui eût été, en 1939, seulement proprement impensable ?

Nous voulons dire le spectacle quotidien de voitures automobiles débarrassées de leur moteur, devenu inutilisable, faute d'essence et de pièces de rechange, et tirées alors par des attelages de chevaux et de mulets !

L'autobus de Bab Ftouh n'était-il pas remplacé par un défilé de breaks et de véhicules attelés de joyeuse mémoire ? Or, la coupure (relative) d'avec la Métropole n'avait duré qu'un peu plus de deux ans... Un nouveau conflit véritablement à l'échelle de la planète, tel que nous le promettent les augures, pourrait, avec les moyens actuels de destruction, entraîner assez vite une régression matérielle sensible et le retour forcé à des conditions de vie assez primitives.

Sans doute suffit-il, pour obtenir ce déplorable résultat, que le taux des destructions matérielles atteignît un pourcentage que nulle expérience antérieure ne permet d'évaluer exactement.

Une guerre vraiment totale pourrait, en peu d'années, supprimer sur la planète, avec de grosses tranches d'humanité excédentaire, toute possibilité de réalisations mécaniques importantes et réduire les peuples survivants à d'assez grossiers artisans.

A ce moment qui n'est déjà plus une vue nébuleuse d'esprit romanesque et fumeux et qui peut être moins lointain que ne l'imagine le pernicieux optimisme des esprits paresseux, le monde des Hordes, les clans d'éleveurs capables de sangler une selle et de bâter l'échine d'une bête soumise et apte aux longues errances, seront remis à la pointe de l'action.

Fidèles aux usages anciens, détenteurs des secrets et des tours de main permettant la vie quotidienne, le déplacement et la conquête, pliés aux disciplines tribales et prêts à supporter la misère des migrations, ils seront les conquérants sans pitié de ce qui restera de vivant sur la planète.

Heureux de faire payer aux sédentaires vaincus, écrasés par la complexité même de leur vie, d'anciennes dettes de haines inexpiables et de rancunes accumulées, les nomades enfourcheront leurs montures et se remettront en route, pour faire fluer sur la péninsule européenne le flot de l'invasion asiatique.

Sur la glèbe gallo-romaine, sur les terres fromentales de Castille, dans le limon fertile de la douce Lombardie, les pieds sans fer de la cavale tatare imprimeront leurs empreintes dévastatrices, comme aux jours d'ATTILA, de SISEBUT et d'ODOACRE.

Derrière les chevaucheurs, viendront, pesants et pertinaces, géminé sous le joug lourd, les buffles des chariots turcomans. Enfin, en arrière-garde définitive et redoutable, foulant de leurs pieds mous les débris des civilisations effondrées, arriveront, la lippe dédaigneuse et houlant de l'échine, les montures bossues des Mongols.

